

Essai

Gaétan Bélanger, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Valérie Forgues, Andréanne R. Gagné, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, François Lavallée, Yvon Poulin, Lucille Ryckebusch and Catherine Voyer-Léger

Number 152, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89051ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

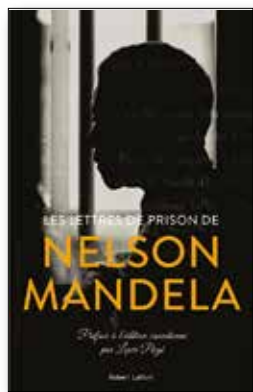
Bélanger, G., Boivin, P., Cliche, Y., Forgues, V., Gagné, A., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Lamartine, T., Lavallée, F., Poulin, Y., Ryckebusch, L. & Voyer-Léger, C. (2018). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (152), 62–66.

Nelson Mandela

LES LETTRES DE PRISON

Robert Laffont, Paris, 2018, 764 p. ; 39,95 \$

Cet ouvrage admirable rassemble 255 lettres écrites de la main de Nelson Mandela, pendant ses très longues 27 années d'emprisonnement (1962-1990).



Une bonne quantité de ces lettres vise à affirmer ses droits de prisonnier auprès des autorités carcérales et à dénoncer le harcèlement dont est victime sa famille de la part des caciques du régime d'apartheid. D'autres lui permettent de garder les liens avec sa famille proche, sa femme, ses cinq enfants. D'autres, enfin, s'adressent aux décideurs politiques et réaffirment avec dignité les convictions de Mandela quant à l'avenir de

son pays.

Mandela apprend que plusieurs de ses lettres n'arrivent jamais à leurs destinataires ou sont censurées, ce qu'il déplore, mais toujours avec retenue, dans des écrits solidement appuyés, avec sections et sous-sections.

Ce ton posé et cette maîtrise de soi sont d'autant plus étonnants que Mandela subit des conditions carcérales déplorables et est privé de droits de base, dont celui d'assister à l'enterrement de sa propre mère. Il vit aussi, de sa prison, le deuil de la mort, en 1969, de son fils aîné, décédé à la suite d'un malheureux accident de voiture dans la jeune vingtaine.

Ce qui permet à Mandela d'affronter tant d'obstacles et de frustrations, c'est l'intime et forte conviction de la justesse de son combat, soit de mettre fin à la domination blanche en Afrique du Sud et de mettre en place un gouvernement démocratique fondé sur l'égalité sociale.

Dès les débuts de son engagement politique, il porte l'intime croyance que rien ne pourra survenir sans qu'une action pérenne soit menée par des héros nationaux animés d'un idéal et d'un espoir brûlants. Les vrais révolutionnaires ne peuvent être des dilettantes, selon Mandela : ils doivent s'impliquer à fond pour changer la destinée politique de leur pays.

«Aucun nouveau monde ne naîtra grâce à ceux qui se tiennent à distance, les bras croisés ; il naîtra grâce à ceux qui se tiennent dans l'arène, dont les vêtements sont déchirés par les tempêtes et dont le corps est mutilé par l'affrontement. L'honneur appartient à ceux qui ne renoncent jamais à la vé-

rité même quand tout semble sombre et menaçant [...] ». En 1970, il écrit à sa femme Winnie : « Je suis convaincu que l'avalanche de désastres personnels ne peut engloutir un révolutionnaire déterminé et que l'accumulation de misères qui accompagne la tragédie ne peut l'étouffer. Pour un combattant de la liberté l'espoir est comme une bouée pour un nageur – la garantie qu'il restera toujours à la surface et loin de tout danger ». Même déterminé et convaincu par ses convictions, Mandela est, sans surprise, parfois accablé, voire tourmenté par tant d'années d'isolement et d'ennui, par le fait que ses choix l'ont privé de ses responsabilités familiales, de son rôle de mari, de père (il sortira de prison grand-père). Il s'interroge : « [...] est-il légitime d'avoir négligé sa famille, sous prétexte d'un engagement sur des questions plus vastes ? [...] Les idées qui nous animent sont-elles de justes compensations pour nos épreuves [...] ? » Mais la volonté de vaincre est clairement plus forte. Il trompe ces sentiments en s'efforçant de garder la forme physique, en poursuivant des études de droit et même en apprenant les rudiments de la langue des dominateurs, l'afrikaans. Mais jamais ses lettres ne sont teintées de désespoir ou de pessimisme, un fait qui force l'admiration étant donné que cet homme a été opprimé pendant une très grande partie de sa vie.

Ces lettres, imprégnées d'une grande noblesse de ton et de propos, témoignent d'un courage unique en faveur de la défense sans relâche des droits de la personne. Elles confirment que Nelson Mandela est, sans contredit, un des plus grands combattants de la liberté de tous les temps. On referme ce bouquin si important pour l'Histoire en se disant qu'au moins les énormes sacrifices de Mandela lui auront permis d'atteindre ses buts et qu'il a pu profiter de son retour en liberté, en étant le premier président post-apartheid de son pays et en quittant notre monde à l'âge vénérable de 95 ans.

Yvan Cliche

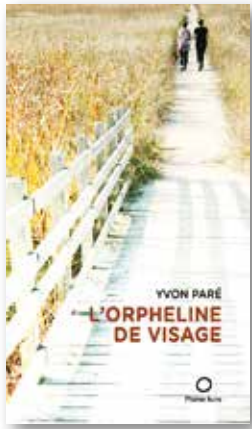
Yvon Paré

L'ORPHELINE DE VISAGE

La Pleine lune, Lachine, 2018, 125 p. ; 21,95 \$

Dans cet essai où se côtoient ancêtres, personnages de fiction et écrivains, Yvon Paré dialogue avec les romans de Nicole Houde et avec l'auteure elle-même, rapportant tantôt des discussions échangées, tantôt des lectures d'extraits.

Revisitant sa jeunesse et son œuvre littéraire, l'essayiste appelle le passé et l'écriture de « celle qui arrache le corps des femmes au regard des hommes » dans ses livres. Entre le « je » et le « tu », Paré raconte les derniers moments passés avec son amie, « ces rencontres où, après avoir ri tout notre soûl, nous nous avançons dans la nuit en convoquant nos personnages, évoquons des blessures qui refaisaient surface ». Il retrace aussi sa vie de jeune fille, de mère de famille, d'écrivaine.



Parsemant son essai d'extraits, Paré invite le lecteur à plonger dans l'univers romanesque de Houde et à y rencontrer ses héroïnes qui, comme leur auteure, ont voulu dire la douleur des femmes et briser la norme. « Je secoue la souffrance qui broie le corps et l'esprit des femmes », confie l'écrivaine à celui qui a aussi transcrit dans ses livres « ce que la famille avait toujours voulu taire et oublier. Les suicides, les viols, les hurlements

qui ont envoyé des femmes à l'asile ». C'est sur ce point précis que se rejoignent ces deux amis : comme ils le disent si bien, tous deux sont des *transfuges de classe*. Jeunes, ils ont choisi de quitter leur lieu de naissance pour s'installer dans une autre vie et, plus tard, écrire des livres qui seront mal reçus par leur village et leur famille. Paré raconte les chantiers, la sueur, les moustiques. Houde expose le destin des femmes, leur asservissement biologique, leurs cris. Les deux dénoncent la violence des hommes, l'absence du père et la dureté de la mère.

Ainsi, au fil des pages, Paré montre comment leurs romans, leurs personnages et leur réalité se répondent. Faisant référence au premier roman de Houde, *La malentendue*, il écrit : « Ton récit est un Big Bang qui fait éclater tout ce que j'évite dans *Anne-Belle* et *Le violoneux* ». À partir de là, les voix des deux écrivains en viennent à se confondre dans le texte. D'un dialogue à l'autre, on ne sait plus à qui de l'homme ou de la femme appartient la première réplique. Mais cela n'est pas si surprenant puisque, comme le mentionne Paré, « nos livres se mélangent, même dans la réalité ». *L'orpheline de visage* est, certes, un dernier hommage à une écrivaine qui a marqué la littérature québécoise et à qui Paré a consacré plusieurs de ses chroniques, mais aussi et surtout le témoignage d'une grande amitié qui va au-delà de la littérature et de la mort.

Andréanne R. Gagné

Louise Warren

Avec quatre dessins de Pierre Thibault

L'ENVELOPPE INVISIBLE

Le Noroît, Montréal, 2018, 141 p. ; 25 \$

En exergue à ce très beau recueil d'essais, l'auteure choisit les mots d'Anne Hébert comme invitation à capter l'invisible, à le contempler.

Avec ce nouveau titre, Louise Warren convie le lecteur en marche à travers un territoire où elle se terre, d'où elle observe. Retirée en ce lieu de création comme en celui des mutations,

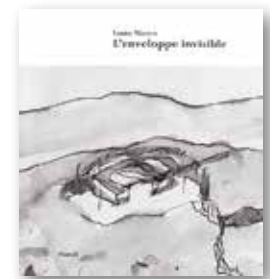
elle traque le silence. C'est à l'abbaye Val Notre-Dame qu'elle retrouve la chambre d'écriture, se couvre de solitude pour plonger à la source des poèmes.

J'ai lu ces essais comme les carnets de création du précédent livre de la poète, *Le plus petit espace*. Les thèmes de l'effacement et de la simplicité s'y retrouvent et s'y font écho. Louise Warren creuse, interroge l'espace où le poème prend forme, tisse un lien de continuité, de son tout premier livre au dernier. Elle trace sa géographie, dessine les contours de sa propre enveloppe.

La forme fragmentée mène la réflexion. Plusieurs entrées sont très brèves, observations du monde, de la vie du monastère, qui se fondent à la vie intérieure de la poète, à la pulsation de la nature aussi. Elles forment parfois un mouvement circulaire, d'autres fois un va-et-vient d'où émergent vie et poésie. L'auteure laisse la place à son imagination, à ses souvenirs, pour aller un peu plus loin dans le sens et l'évocation. Parfois, c'est le père qui surgit, d'autres fois, la ville, la force de l'hiver. L'image du lac Baïkal, avec ses eaux lustrales et profondes, est le motif qui revient le plus souvent dans le livre, chaque fois comme un espace clair et sacré, la possibilité d'une descente intérieure encore plus intense.

La poète se pose dans une chambre de solitude, elle choisit le silence pour entendre le monde, pour s'entendre elle-même. C'est dans cet espace que s'amorce un dialogue intérieur riche. Et la chambre devient lac, miroir, reflet et fenêtre ouverte. Les rencontres marquent le processus d'écriture. La poète croise Anne Hébert entre les pages d'un livre, l'architecte Pierre Thibault, les moines qui habitent l'abbaye. Ces rencontres résonnent de manière particulière chez Warren, qui évoque aussi la mort, ses morts et leur survivance. Elle écrit que sous sa peau, sous ses vêtements se forme une membrane, une enveloppe invisible et que c'est ce qui nous survit, ce dont les autres se souviennent. Que les morts ne sont pas parmi nous, mais en nous, et qu'ils meurent quand nous partons. L'enveloppe invisible, c'est aussi ça : nos actions, nos passions, ce qu'on fabrique de notre temps, de notre vie, ce qui nous anime, nous brise, nous déchire, mais qui est essentiellement nous, invisible et vrai.

Si le livre fait la place belle à l'architecture, il m'a semblé par moments que celle de l'ouvrage était un peu erratique, comme si les fragments suivaient essentiellement le mouvement de la pensée, de l'intériorité de la poète, sans autre structure que le temps qui passe et qu'elle observe. Toutefois, la réflexion est profonde, foisonnante. Très peu de répétitions ici, mais un tracé de la conscience créatrice dessiné un point à la fois. Et entre



les pages, Louise Warren est généreuse. À travers montagnes, arbres, ombres, lumière, lac et glace, c'est un peu comme si on était juste au-dessus de l'épaule de la poète ou au creux de sa main peut-être, et qu'on avançait à tâtons, avec elle sur la trace du poème.

Valérie Forgues

Laurence Rees

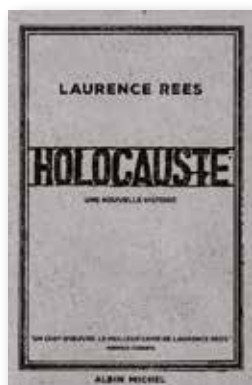
HOLOCAUSTE

UNE NOUVELLE HISTOIRE

Trad. de l'anglais par Christophe Jacquet

Albin Michel, Paris, 2018, 634 p. ; 36,95 \$

Après des centaines et centaines de livres sur le sujet, avait-on besoin d'une énième histoire de l'Holocauste ? Avait-on besoin, pour en saisir l'horreur, de revisiter une nouvelle fois le parcours sanglant du nazisme ? Laurence Rees, historien de formation, responsable des documentaires historiques diffusés à la BBC et auteur d'*Auschwitz. Les nazis et la solution finale* (British Book Award) et d'*Adolf Hitler. La séduction du diable*, pense de toute évidence que oui. Lecture faite, on serait plutôt d'accord avec lui.



Ce qui distingue sa démarche de celle de ses prédécesseurs, ce n'est pas une interprétation originale du sujet, c'est son approche et sa démarche. Rees s'appuie sur des dizaines et des dizaines d'entretiens recueillis au fil des ans soit pour ses livres, soit pour des émissions de télévision. En laissant beaucoup de place aux victimes, aux bourreaux et aux témoins directs des événements, l'auteur se révèle un pédagogue habile à raconter avec clarté une histoire complexe sans sacrifier les nuances que nécessite tout travail d'historien sérieux.

Son livre nous apprend que, loin d'être un projet inscrit dès le début dans les cartons du mouvement nazi, la solution de l'Holocauste s'est imposée par « tâtonnement » à la faveur des circonstances et des événements. Au début, les nazis voulurent pousser à l'exil les Juifs vivant en Allemagne (moins de 1 % de la population totale) en leur rendant la vie impossible par l'adoption de lois limitant sévèrement leurs droits. Si certains purent fuir à l'étranger, la majorité se trouva clouée sur place. Rees rappelle en effet que, malgré l'indignation universelle qu'avait provoquée l'adoption de ces lois, aucune nation en Europe ou en Amérique ne voulut ouvrir ses frontières aux Juifs allemands.

Le pouvoir nazi songea ensuite à les expulser vers des contrées lointaines comme à Madagascar, sans que le projet aboutisse, avant d'opter pour la déportation, à mesure que le Reich s'étendait à l'est, vers les ghettos d'Europe centrale, où se trouvait la plus forte concentration de Juifs en Europe. Ce n'est que lorsque le sort de la guerre tourna en faveur de l'ennemi, en 1942-1943, que les nazis adoptèrent définitivement l'industrialisation de la mort comme « solution finale » à la question juive.

Ce qui fait l'immense intérêt du livre de Laurence Rees, c'est moins le rappel des événements que la lecture des centaines de témoignages, très souvent inédits, qui nous replonge dans l'immédiateté de l'enfer de la guerre. Ainsi, l'auteur ramène à une taille humaine ce qui constitue sans doute une des plus grandes monstruosité collective de l'histoire de l'humanité. Cette qualité fait de son livre sans doute l'une des meilleures introductions à l'histoire de l'Holocauste. En outre, Laurence Rees y rappelle, documentation à l'appui, que le massacre des Juifs en Europe n'aurait pas été possible sans le soutien actif de la population et des institutions des pays occupés par les nazis et sans l'indifférence des pays alliés. C'est pourquoi l'Holocauste est une question morale qui nous concerne tous encore aujourd'hui.

Yvon Poulin

Christian Dessureault

LE MONDE RURAL QUÉBÉCOIS AUX XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

CULTURES, HIÉRARCHIES, POUVOIRS

Fides, Montréal, 2018, 432 p. ; 44,95 \$

Christine Hudon, Léon Robichaud, Jean-René Thuot et Thomas Wien ont eu l'excellente idée de réunir douze des principaux articles publiés par Christian Dessureault au cours de sa carrière d'historien.

Ils reconstituent en même temps le riche parcours scientifique d'un chercheur qui, après des études de premier cycle à l'Université du Québec à Chicoutimi, a obtenu à l'Université de Montréal une maîtrise sur le régime seigneurial canadien, en 1979, puis, à la même institution, un doctorat sur la seigneurie de Saint-Hyacinthe, en 1985. Les 49 titres recensés dans la bibliographie terminale révèlent des thématiques nombreuses, abordées dans des publications de type varié (monographies, articles de revues, ouvrages collectifs, comptes rendus, thèses...), entre 1979 et 2015.



Les douze textes de Christian Dessureault témoignent de la profondeur, de la minutie et de la prudence d'un historien très au courant des travaux passés et contemporains parus dans ses domaines d'intérêt, et ce, en français et en anglais, au pays et en Europe, où il a participé à plusieurs colloques. Christian Dessureault joint régulièrement à ses articles des figures (6), des cartes (13) et moult tableaux (85), eux-mêmes assortis d'explications qui se conjuguent aux 601 notes infra-paginales originales, souvent très longues, qui accompagnent ses productions. Le chercheur exploite toutes sortes de sources, en particulier les inventaires après décès et les recensements fédéraux, mais aussi les Journaux de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, les registres d'état civil, les greffes de notaires, les cadastres abrégés, les archives et monographies paroissiales, les lettres pastorales et les mandements épiscopaux, les archives judiciaires et archiépiscopales... Il tire de l'abondance des données retenues des conclusions qu'il se garde bien de présenter comme définitives ou absolues et qu'il nuance à tout coup en ajoutant sagement des « néanmoins », des « cependant », des « par contre », des « toutefois », des « par ailleurs » et tous autres « mais ».

Dans l'ensemble, Christian Dessureault s'intéresse à deux types de travaux concernant l'histoire de la société rurale du Québec aux XVIII^e et XIX^e siècles. D'une part, on trouve des sujets globaux, comme l'évolution du régime seigneurial canadien, l'égalitarisme paysan dans l'ancienne société de la vallée du Saint-Laurent, la culture matérielle et le niveau de vie dans l'Amérique du Nord coloniale, les structures sociales et les élites institutionnelles rurales de la vallée laurentienne... Il y a d'autre part des travaux particuliers portant sur les liens de parenté entre l'ensemble des chefs de ménage de la paroisse de Saint-Antoine-de-Lavaltrie, l'émeute de Lachine contre la conscription du 1^{er} juillet 1812, la seigneurie du Lac-des-Deux-Montagnes, l'industrie et la société rurale dans la seigneurie de Saint-Hyacinthe, la milice et le cas du bataillon maskoutain entre 1808 et 1830... Dans ces écrits fortement documentés, de nombreux détails attirent l'attention du lecteur, tels l'usage des fourchettes déjà généralisé à la fin du Régime français, l'apparition de l'horloge au début du XIX^e siècle, la brasserie du curé Édouard Crevier en 1839 à Saint-Hyacinthe, la nature des différents moulins paysans (à scie, à farine, à carder et à fouler, à battre...), les luttes relatives au contrôle des fabriques et à la nomination des marguilliers, les poursuites judiciaires en la matière...

En fin de compte, on voit que, tout en précisant la méthodologie utilisée, l'historien cherche à donner des sujets traités l'image la plus complète possible en s'appuyant sur des documents autorisés. Tout semble donner raison aux présentateurs de qualifier le « chantier dessureaultien » de « contribution majeure à l'effort de réinterprétation de l'évolution du monde rural de la vallée laurentienne ».

Jean-Guy Hudon

Deux livres, un auteur

Roméo Bouchard

L'UPA

UN MONOPOLE QUI A FAIT SON TEMPS

VLB, Montréal, 2018, 255 p. ; 24,95\$

En décembre 2001, Roméo Bouchard cofondait l'Union paysanne dont il a été le premier président, jusqu'en 2004. Il a sans doute constitué l'âme du mouvement puisque, après qu'il en a quitté la présidence, comme il le mentionne lui-même, ses successeurs ne sont pas parvenus à conserver autant de membres, ni la structure de représentation nationale et régionale, qui a fait la force de l'Union paysanne.



Dans son essai, l'ex-dirigeant du mouvement paysan québécois témoigne, avec passion, du combat ardu mené notamment contre l'Union des producteurs agricoles (UPA) afin de s'opposer à l'accréditation syndicale unique et obligatoire et de promouvoir des pratiques agricoles québécoises de dimensions plus humaines, laissant plus de liberté aux producteurs et étant plus respectueuses de l'environnement. Les positions défendues par Roméo Bouchard s'inscrivent dans l'esprit du rapport de la Commission sur l'avenir de l'agriculture et de l'agroalimentaire québécois (CAAAQ), présidée par Jean Pronovost, le fondateur de l'Institut Jean-Garon. Le rapport Pronovost, déposé en février 2008, avançait 49 recommandations, rejetées d'emblée par l'UPA, ce qui a mené au « tablettage » du rapport par le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation (MAPAQ), qui l'avait commandé, sous l'égide du ministre Yvon Vallières. Très peu de recommandations ont été mises – la plupart partiellement – en pratique à ce jour (dix ans plus tard !).

Pourtant, plus de 700 mémoires de divers intervenants en agriculture ont été déposés devant la commission Pronovost. Et plus de 800 personnes ont été entendues. Bien sûr, les avis ne se sont pas montrés unanimes, mais un consensus s'est dessiné en faveur de changements majeurs dans le monde de l'agriculture québécois. C'est, en tout cas, ce que tendent à démontrer les recommandations formulées dans le rapport.

À l'ère de l'agriculture bio et sur petites surfaces, le monde agricole québécois a sans doute besoin d'être repensé en profondeur. Une démocratisation du système et plus de liberté

►

pour les producteurs figurent parmi les modifications revendiquées par plusieurs. Seront-ils enfin entendus ? En tout cas, c'est ce que demande avec passion et de façon convaincante Roméo Bouchard.

Gaétan Bélanger

Roméo Bouchard
GENS DE MON PAYS

PORTRAITS DE SAINT-GERMAIN-DE-KAMOURASKA

Écosociété, Montréal, 2018, 146 p. ; 20 \$

Dans sa nouvelle publication, Roméo Bouchard raconte l'histoire du village et des gens de Saint-Germain-de-Kamouraska. C'est là que ce natif de Normandin, au Lac-Saint-Jean, est venu s'établir en 1975, à 39 ans, pour y assumer une vie d'agriculteur biologique autosuffisant, après avoir quitté les ordres (les Oblats, selon Internet), enseigné à Jonquière et étudié en sciences politiques à Montréal.



Gens de mon pays nous fait entrer dans l'intimité de Saint-Germain par le biais de dix-huit courts tableaux où évoluent des citoyens qui furent remarquables, d'une façon ou d'une autre. Militant et agent de développement de son village d'adoption, Roméo Bouchard retrace les petits et grands événements de la vie de personnes et de groupes qu'il a côtoyés depuis son installation dans cette localité du Bas-Saint-Laurent.

Il relate d'abord le long conflit laïco-religieux survenu au moment de la construction de la première église de Saint-Germain, au cours duquel on a fait appel à une communauté protestante. Apparaît ensuite le légendaire Isidore Lévesque, qui pratiquait déjà l'agriculture biologique tout en faisant le commerce des chevaux de course ; c'est sa terre que l'auteur a acquise à son arrivée dans la région. Défilent alors des familles : la lignée fondatrice des Moreau,

qui incarnait la tradition paysanne et paroissiale ; le clan des sept frères Thériault, qui faisaient la loi dans le parc du village ; les sœurs Parent, Lucienne et Jeannette, deux célibataires septuagénaires dont Roméo Bouchard souligne la chaleur et la vitalité. On rencontre aussi des hippies : Lise, la première du genre au Kamouraska, artiste et artisane passionnée par les chevaux, et Gaston, avec ses côtés ange et bête insoumise, mort à 28 ans dans un accident d'auto. Il y a encore la digne Yolande, la sœur de combat la plus loyale qu'il ait été donné au portraitiste de connaître ; le paysan Ernest, l'un des « derniers grands personnages indépendants qui voyaient venir en toute lucidité la société de productivité et de consommation insensée » ; madame Sylvain, une Acadienne d'origine micmaque, qui a connu une grande misère ; le biologiste globe-trotter Jean-Denis, qui s'est pendu après une dépression d'origine amoureuse ; le rassembleur « néorura[l] » Élyme Gilbert, qui a restauré le manoir patrimonial Rankin, dont les déboires furent nombreux ; le tenace et astucieux maire Benoit Bérubé, qui dirigeait « son conseil et sa municipalité d'une main ferme et adroite, un peu à la façon d'un Duplessis... libéral », et qui est souvent entré en conflit avec l'auteur. Trois autres villageois complètent le tableau : la sympathique Claire Parent, dont l'ouverture aux autres a conquis tout le monde lors de son bref passage à Saint-Germain ; Adrienne Desmeules, couturière et coiffeuse, qui développa une passion pour l'écriture après la mort de son mari ; et Benoit Beaulieu, hercule rêveur qui a aidé le nouvel agriculteur à construire sa cabane à sucre.

Au gré de ses souvenirs, Roméo Bouchard fait état de multiples institutions rurales : le traditionnel bénévolat féminin, l'accouchement à la maison, la pêche à l'anguille et à l'esturgeon noir, la trappe, le passage des oies blanches... Il constate de même la fin des fermes laitières et la progression de l'industrie à culture intensive, l'application du zonage agricole, l'exode des jeunes, le déclin des régions et des familles terriennes... Il cite également à plusieurs reprises des pages du petit journal qu'il a fondé, *L'Écho de Saint-Germain*.

Gens du pays, dont le titre est emprunté à la chanson éponyme de Gilles Vigneault, d'ailleurs reproduite en ouverture, est une « ode à la campagne et à la ruralité » (quatrième de couverture). C'est un opuscule rédigé dans un style simple où l'auteur affirme ne pas dire toute la vérité mais ne rien inventer.

Jean-Guy Hudon

nuitblanche.com

Numéros courants | Archives | Exclusivités Web